

LA TANZANIE

Deux semaines après la rentrée, nous profitons des fêtes religieuses musulmanes (la célébration de la fin du Ramadan) pour revenir sur le continent africain après 2 ans d'absence, depuis le Mali exactement. Quelques péripéties nous ont obligés à prendre les billets au dernier moment avec pour conséquence un retour obligé le 25 septembre, alors que le projet de départ poussait le séjour jusqu'au 26.

1 ^{er} jour : 20 heures de vol et d'aéroport.
--

Partis la veille pour enregistrer les bagages à 20 h, nous avons décidé d'enchaîner avec le ferry qui relie Dar Es Salam à l'île de Zanzibar. Mais arrivés à l'aéroport international, nous sommes immédiatement chapotés par un vendeur de billets d'avion intéressé par notre ambition d'acheter rapidement un aller simple Zanzibar – Selous. Le type va même jusqu'à mentir pour valoriser l'avion par rapport au bateau, heureusement que le chauffeur de taxi nous met la puce à l'oreille en rétablissant la vérité : il y a bien un bateau à 16h pour Zanzibar. Grâce à cet avertissement, nous sommes lucides et restons bien conscients lorsque nous nous laissons attirer par les sirènes du « confort » aéronautique : Camille est soulagée de ne pas subir les désagréments du mal de mer, mais surtout nous gagnons un précieux temps sur place en arrivant à 16 h (heure de départ du bateau...).

Seb n'est pas d'humeur à se laisser aller, car juste avant de partir, l'agence apporte les billets, payés quand même 550 dollars..., avec la mauvaise surprise de voir que notre demande d'un vol matinal n'a pas été respectée. L'argument facile ne tarde pas à venir essayer de calmer l'insatisfaction : « No more place for the morning flight ! ». Oui ! C'est ça ! On ne nous laisse pas le temps de vérifier mais une fois à Zanzibar : pas folle la guêpe, nous irons confirmer les dires... Bon... alors... effectivement il n'y a plus de place. Mais gare, la prochaine fois, de bien prévenir le client en cas de changement de dernière minute !

Nous avons passé 6 heures à plus ou moins dormir dans l'aéroport de Doha, nous sommes fatigués mais hyper curieux de découvrir la ville de Stone Town. Dans le vieux coucou à hélices qui nous emmène, nous tombons sur un groupe de beaufs anglo-saxons bières à la main, le whisky qui passe de mains en mains pour un viol collectif de la bouteille par des bonnes lampées au goulot. Ça gueule, ça jure, ça lance des bouts de papier et des conneries. Bref, en plein Ramadan, dans un pays dont presque la moitié de la population est musulmane, c'est tout simplement irrespectueux!

Nous posons nos bagages dans un hôtel très proche du centre de Stone Town qui a bien voulu négocier en ramenant son prix à 27 USD la nuit (et c'est l'un des moins chers de la ville).

Nous repartons aussi sec vers une première impression dans les ruelles de la ville et là c'est Sanaa, mélangé avec du Bamako, recouvert d'Oman et saupoudré d'épices

indiennes. C'est fabuleux, les ruelles sont étroites, sans aucune indication, ne laissant pas au badaud d'autre choix que de s'enfoncer dans ce labyrinthe où les seules issues paraissent être ces immenses portes omanaises finement sculptées dans un bois maltraité par le temps. Les zanzibarites vivent dehors, nous croisons majoritairement des hommes, qui restent assis sur les marches sculptées devant les bâtiments (en attendant un client pour la boutique de souvenirs) ou marchent vers une destination inconnue, tandis que les enfants jouent aux billes ou déambulent sans raison apparente. Enfin quelques femmes semblent rentrer d'une quelconque épicerie avec quelques provisions indispensables à la préparation de l'iftar. Malgré la boussole intégrée dans la montre de Seb... il nous est difficile de nous repérer, cela nous rappelle Djenné au Mali. Comme là-bas, la population locale est très serviable, nous indiquant gentiment la bonne direction, nous lançant un bonjour à la volée, quasiment sans nous regarder.

Nous dînons dans le « Forodhani gardens », touristique mais très agréable. En effet, les touristes se sont rassemblés pour goûter à différentes brochettes de poissons fraîchement pêchés, de bœuf et de crustacés (le calamar coupé en morceau est un met très apprécié !). Souvent accompagnés de patates douces, de légumes et arrosés d'un excellent breuvage : le jus de canne pressé sur place. Un homme fait goûter à Seb le Tembi, des spaghettis sucrées : les plats principaux des gens modestes sont souvent des féculents, de la farine de maïs, des trucs sans légume ni viande mais qui collent au ventre... Il est 20h lorsque nous sommes de retour à la Guest House, mais nous sommes tellement fatigués que nous avons l'impression qu'il est 2 heures du mat.

2^{ème} jour : Stone Town à pieds.

La nuit fut pleine de rebondissements, la mosquée a ses haut-parleurs tournés vers notre chambre et le hurlement de l'appel à la prière est violent pour notre sommeil, de même que ces chanteurs de rue qui commencent à entonner des couplets reggae en pleine nuit. Bref, nous nous réveillons à 8h30 pour une visite de la ville déjà levée et active depuis un bon moment.

Sur les conseils du guide book, nous partons découvrir le marché principal, où l'aile des poissonniers fait face à celle des bouchers. Derrière les bâtiments, des étales de maraîchers se succèdent sans organisation particulière, les fruits exotiques et les légumes sont toujours les mêmes : bananes, ananas, oranges, avocats énormes, aubergines monstrueuses et gros haricots. Nous continuons notre marche dans le dédale de ces ruelles exigües et tombons sur le marché aux volailles, emprisonnés dans des cages d'osier, elles piaillent en sentant derrière leur bourreau trancher les gorges de leur congénères. Le couteau dans une main, un poulet égorgé dans l'autre, il trempe les volatiles dans une grande bassine d'eau bouillante pour faciliter le plumage, alors que les clients font la queue.

Les gens sont charmants, sauf lorsqu'ils ne veulent pas être photographiés... Nous avons l'impression d'être les seuls touristes sans guide. Mais d'une manière générale, nous n'en croisons pas beaucoup. Après être allés jusqu'au port, nous redescendons vers le sud-ouest en direction de Forodhani gardens en passant par la plus vieille mosquée de l'île, qui n'est pas du tout mise en valeur. Ensuite, nous entrons dans le fort qui est aménagé

comme un amphithéâtre pour recevoir des spectacles et des shows de danse locale. Le ciel est gris mais ne laisse pas spécialement entrevoir une quelconque pluie. Pourtant nous nous accordons une pause soda au bon moment puisque le crachin vient mouiller les tableaux d'artistes africains étalés, représentant des femmes très filiformes. C'est dans ce restaurant que Seb goûtera un fabuleux plat tanzanien, l'ugali, alors que Camille succombera aux samossas légumes. Nous continuons sur la plage pour longer le rivage de la ville qui offre un sable très doux, une pollution très limitée (comparativement à ce que nous avons pu observer ailleurs...) et après avoir fait le tour de la ville en alternant route et plage, nous finissons par le musée Beit al Sahel qui nous a, en plus de nous offrir quelques informations sur la population locale, permis de contempler la mer de son large balcon au deuxième étage.

Nous voulons finir par une visite de l'ancien marché aux esclaves situé sur le site de la cathédrale anglicane, mais le droit d'entrée est trop élevé : payer pour visiter un lieu de culte ce n'est pas dans notre éthique. Donc nous rentrons nous reposer avant de ressortir admirer le coucher de soleil au « Forodhani Gardens ».

Avant de rejoindre la pointe ouest de la ville, nous négocions une moto pour la journée de demain. Le bonhomme nous demande le permis international... et Camille, qui l'avait fait refaire en catastrophe cet été pour le renouveler, l'a oublié dans une pochette à la maison : c'est quand même ballot, c'est la première fois qu'on nous le demande en 3 ans de voyage, et voilà que le jour où nous en avons besoin... on ne l'a pas ! Du coup, on doit dépenser 8 USD pour valider le permis français. Seb fait son ronchon (à juste titre pour une fois) mais en arrivant devant le coucher de soleil, la bonne humeur et l'émerveillement ressurgissent, d'autant plus que Seb fait l'un de ses plus beaux clichés de coucher de soleil... (Allô National Geography? Of course you can use this picture!).

Sur place, nous dînons à nouveau des brochettes de poisson et de bœuf, mais nous tombons sur des stands moins chers et meilleurs, toujours arrosées de jus de canne et accompagnées de frites : un régal pour 3USD chacun (1USD = 1300TSH).

Enfin, Seb a l'excellente idée de terminer la soirée au « Jaws Corner », un croisement de ruelles qui tient lieu de place du village (ou du quartier). Pour nous fondre dans la masse (oui j'exagère beaucoup !), néanmoins pour trouver un prétexte à s'asseoir parmi les riverains habitués, nous consommons un café (ce que Seb déteste autant que la salade) et une tasse de gingembre pour Camille (« Tu vois le thé au gingembre qu'elle nous donne au Yoga ? Eh ben celui-là est 10 fois plus fort... il arrache !! »). Par contre le jeu en vaut la chandelle, puisque c'est durant une heure que nous restons là, assis à regarder les gens vivre, converser, échanger, manger, éplucher, pédaler, jouer, courir, écouter, boire, crier, se chamailler... Tout à l'air immobile et pourtant nous avons l'impression que toute la vie locale se joue durant ce moment. En effet, les enfants se rencontrent là pour ensuite s'enfuir ensemble en hurlant, les adolescents se posent en attendant qu'une jeune connaissance de leur âge passe pour taquiner, les hommes arrangent leurs affaires, négocient ou parlementent avec plus ou moins de discrétion, alors que les plus vieux attendent, observent et renvoient les salutations reçues à distance, parfois ils donnent une pièce à un des gamins pour qu'il lui rapporte l'une de ces oranges savamment épluchées par le marchand ambulancier. Les femmes ne sont présentes que furtivement, elles passent presque aussi vite que les cyclistes ou les triporteurs vendeurs

de glace. Pour accompagner le café, quoi de plus approprié qu'un morceau de calamar trempé dans une sauce tomate épicée ? C'est en tout cas ce que semble penser la plupart des Zanzibarites qui passent à côté de la table pleine de morceaux tout juste coupés par le vendeur.

Enfin nous rentrons pour coucher cela par écrit, mais avec l'impression d'oublier plein de trucs tellement nous avons eu le sentiment de vivre une journée extrêmement riche.

3^{ème} jour : Les plages de Zanzibar... à moto

C'est le dernier jour du Ramadan, le réveil est très particulier : l'imam de la mosquée voisine décide de répéter inlassablement la phrase de vénération à Allah, pendant plus d'une demi-heure. Nous prenons le petit-déjeuner, et observons les femmes qui se sont assises, à l'abri de la pluie, en ligne, en face de la mosquée. Elles sont une douzaine et nous ne comprenons leur présence que lorsqu'un fidèle de la mosquée, avant d'entrer dans son lieu de culte, sort une liasse de billets de 1 000 TSH, et commence à distribuer un billet par femme. Certains sont plus ou moins généreux, d'autres ne peuvent pas donner ou à une partie seulement de ces nombreuses femmes. Seb pense que c'est une sorte de Zakat donné aux veuves.

Le gars de la moto arrive avec une bonne demi-heure de retard, mais nous nous y attendions. L'observation de ces femmes sollicitant, par leur seule présence, la générosité d'un billet, rangeant l'argent précieusement dans un balluchon et commérant au passage des femmes non-voilées et très apprêtées (c'est jour de fête !), tout cela a suffi à positiver notre attente.

Le bonhomme nous présente la moto en 1 minute, Seb le paye, prend le permis touriste à 10 000 TSH, les clés et se retrouve seul avant d'avoir dit ouf ! Nous voulons partir, c'est une moto cross et Seb kicke une fois, deux fois... dix fois, rien ! Nous savons qu'elle marche mais elle présente un défaut au niveau du kick : va falloir la pousser pour démarrer. Des hommes aident Seb qui dégouline de sueur sous sa tignasse de blondin, et souffre à force de se prendre les retours de kick dans le mollet !

Finalement, au bout d'un quart d'heure, nous partons : la solution pour repartir est donc de se faire pousser et de démarrer en second. Nous partons vers les plages de la côte est de l'île en commençant par celle de Matemwé. Lorsque nous arrivons en moto entre les cocotiers et que nous tombons nez-à-nez avec la plage, c'est un « OUAH ! » d'admiration.

La marée est basse, la barrière de corail au loin laisse un lagon bleu quasi-transparent ; une grande ligne de bateaux de pêche, des trimarans sculptés dans le bois, sont échoués, voile pliée, en attendant le retour de marée ; le sable est blanc comme la neige, éblouissant, extrêmement fin ; la plage est bordée de cocotiers et de petits bungalows pour riches occidentaux qui passent inaperçus dans le paysage ; enfin des femmes ramassent des algues qu'elles transportent dans de gros sacs à farine, ces algues serviront de salade locale. Nous sommes sur une plage de carte postale, paradisiaque et nous marchons jusqu'au village.

Sur la plage nous rencontrons Icocha, un jeune pêcheur qui n'hésite pas à offrir son bateau et ses services pour aller au large voir de magnifiques poissons et coraux moyennant une somme certainement modique, mais nous lui faisons rapidement comprendre notre intention, beaucoup moins aventureuse mais tout aussi enrichissante, de voir le village. Certainement intéressé, il nous emboîte le pas pour nous montrer le marché du village, le puits, l'épicerie, la mosquée, chez lui, etc. Le village est très modeste, beaucoup de détritus par terre, entre les crottes de biquettes et les mauvaises herbes. Les habitations sont comme sur le reste de l'île parcourue en moto : en briques, grises et brutes, en torchis ou en feuilles de cocotiers tressées, avec un toit en tôle ondulée rouillée ou en feuilles de cocotiers. Il n'y a pas de couleurs, pas de fioritures, ni de décoration, tout est simple, des couleurs aux accessoires (quand il y en a...). En montant un peu, nous surplombons le village qui tranche par sa modestie avec les tons bleus luxuriants du lagon.

Les enfants se baladent en bande dans le village, nous lançant un « jambo » (Bonjour en Swahili) ou nous vociférant des mots incompréhensibles mais à l'intention plus ou moins amicale... Les adultes sont plus indifférents, malgré quelques regards curieux et toujours le souci de vendre plus cher aux « zungos » (blanc en Swahili) puisque nous payons notre coca aussi cher à l'épicerie qu'au restaurant de Stone Town !

En repartant, nous remercions Icocha qui nous donne son adresse, il écrit avec difficulté et hésitation, puis nous demande 2 000 Shillings pour des cigarettes, la réponse de Camille ne se fait pas attendre : « Smoking is not good, anyway we paid too much for the Coke » (pour la traduction, débrouillez-vous !).

En repartant, la moto fait sa rebelle, Seb est obligé de la pousser 200 mètres dans le sable jusqu'à la route où de charmants Zanzibarites l'aident à démarrer dans une descente. Nous commençons à avoir faim mais comme c'est encore le Ramadan, les rares restaurants locaux sont fermés, et en nous arrêtant à Pwani Mchangani, très petit village côtier, nous tombons sur un homme extrêmement bavard qui nous dit, sans qu'on ne lui ait donné aucune information, que le restaurant de l'hôtel de luxe juste à côté est ouvert. Nous le suivons pour voir les prix au menu... humm... Ok, ça va ! Nous nous attablons... avec le type qui nous a orientés en se faisant passer pour un membre du personnel. Il n'arrête pas de parler, nous en comprenons la moitié, mais au bout d'un moment Camille jette l'éponge et s'éclipse, Seb commence à comprendre : il veut de l'argent ! C'est au tour de Seb de montrer la vivacité orale dont il est capable : « We don't want to give you money. You helped us and we thank you, it was very friendly, and friendship is more important than money ». Après un tel discours, il s'est levé et nous a serré la main comme à des amis, puis s'en est allé. Après une petite descente en roue libre pour redémarrer la moto, nous longeons les hôtels privés de luxe et les lodges huppés et barricadés, pour finir notre journée sur la plage de Pongwé, déserte.

Le sable est magnifique mais la mer monte, les reflets bleu turquoise au loin se foncent tandis que les algues du rivage viennent ternir le vert émeraude du lagon. Nous marchons le long de la plage, en amoureux, avec pour seuls compagnons un chien, une vache qui broute et tous les crabes de la plage qui finissent d'extraire le sable de leur trou. Au passage Camille ramasse quelques beaux coquillages et Seb se spécialise dans le reportage animalier marin. L'île est propre, les sacs plastiques, qui pourraient meurtrir le

paysage et nous écœurer, sont plutôt rares car ils sont payants. Pour envelopper et transporter, les pochettes en papier et les journaux sont privilégiés.

Il est temps de rentrer, sur la route du retour, nous filons à travers les villages baignés par le soleil couchant, c'est merveilleux, les feuilles des cocotiers peignent la lumière qui rend les toits, les murs et les tuniques orangés. Nous sommes en haut d'une colline lorsque nous admirons le soleil couchant, qui réveille la ville échaudée par la promesse de 4 jours de fête. Une brume d'adieu enveloppe la cité qui se pare de ses plus beaux tissus pour célébrer la fin du Ramadan. Dans les rues animées, les grands comme les petits se sont, en effet, vêtus de leur vêtements les plus remarquables, les plus neufs, les plus distingués... Ce soir nous ne devons manquer la fête que nous avons vu se préparer dès notre arrivée, sous aucun prétexte.

Nous sommes pressés de rentrer, et lorsque Seb coupe la route de façon un peu cavalière devant les représentants de la loi, il n'est pas surpris de voir ces gentlemen lui faire un signe, qu'il comprend comme « doucement ». Nous nous arrêtons devant la guest house et en descendant de la moto, nous voyons que l'un des policiers, qui avait réquisitionné un scooter au hasard, nous rattrape. Il nous demande nos papiers, d'où nous venons, où nous allons, etc. Par chance, quasiment au même moment, un Fangio de la pétrolette peine à freiner et n'arrête la roue avant de sa meule, entre les cuisses du fonctionnaire de police, qu'au prix d'un freinage brusque et d'un dérapage mal contrôlé. Évidemment, nous ne sommes plus guère intéressants et pouvons rentrer tranquillement dans notre chambre.

Une bonne douche plus tard, nous sortons manger des grillades dans la rue, avant de nous fondre dans le flot de fêtards bien décidés à prendre du bon temps pendant ces 4 journées de fête exceptionnelles. Pour nous, c'est une révélation : c'est la foire du trône sans les manèges, sans les jeux, mais en beaucoup plus grand. En fait, il y a d'innombrables petits stands de bouffe, toujours la même, frites et grillades (bœuf et poisson, mais surtout calamars !). Nous marchons au milieu des familles assises par terre, les enfants sont avec les mamans, mais nous voyons peu d'hommes. Nous en profitons pour manger des frites froides, boire des jus de canne et inspirer à fond la vie qui émane du rassemblement...et la fumée qui sort des barbecues.

Quelques stands de jeux sont néanmoins présents : le jeu de lancer de cerceau sur une liasse de billets et le jeu de dés qui ressemble à la roulette.

Nous faisons un détour par le « Forodhani Gardens », où la fréquentation a été multipliée par 50 en un soir. Enfin nous finissons, sur l'insistance de Camille, par comparer l'animation de la « Jaws corner », qui voit le nombre de ses effectifs fondre. Sur la place, des affiches électorales ont été brocardées, alors qu'au milieu de la place, un jeune blanc-bec applaudit à chaque but marqué par son équipe favorite, au milieu de Zanzibarites presque indifférents, présents pour profiter de la télévision gratuite installée sur la place pour l'occasion du match.

Enfin nous rentrons, Seb est ravi mais crevé et Camille est enchantée.

4^{ème} jour : Vers le Selous Game Reserve

Nous végétons un peu, le départ est prévu pour 11h30 à l'aéroport, direction Selous via Dar Es Salam. Nous prenons une collation que nous ne payons pas tout de suite, c'est dans la salle d'attente que le serveur vient nous chercher, le sourire aux lèvres : « Dear Lady and gentleman, you didn't pay... » Confus, nous le prions de nous excuser, la faute est rapidement réparée.

Nous sommes en Afrique et le retard est un devoir ici ! Nous partons avec une heure de retard et nous sommes... 5 passagers ! Nous sommes donc orientés, sur le tarmac, vers un petit coucou prévu pour 6 personnes... Camille se propose pour être le copilote ! Le vol est une grande expérience, le paysage est magnifique.

À l'aéroport, nous reprenons un peu d'argent, car le guide nous affole en affichant des taxes et des tarifs très élevés. Puis nous reprenons un coucou, un peu plus gros celui-ci, pour la réserve de Selous, au sud du pays.

Nous abordons le parc par une vue du ciel incroyable, en perdant de l'altitude, les animaux prennent forme, les hippopotames, les girafes, les éléphants nous transforment en gamins à l'affût du moindre animal sauvage qu'il va pouvoir approcher. L'avion doit atterrir sur une grande piste en sable, pas très plane. Ces montagnes russes ne sont pas du tout du goût de Camille. Une fois arrivés, les passagers sont pris en charge par les taxis envoyés par les hôtels où ils ont réservé. Mais comme nous n'avions rien réservé, nous aurions pu être dans de beaux draps, entourés de girafes, de singes, de lions, d'éléphants et d'hippopotames. Heureusement, un type et son assistant étaient là et nous avons pu négocier l'aller au village, le seul endroit où il n'y a pas de « camps » à touristes. 33 USD plus tard, nous sommes bien au village de Mloka, où se concurrencent 2 guest houses : une à 15 USD la nuit par personne et l'autre, aussi propre, à 10 USD la nuit pour 2 (il y en a qui profitent un peu trop grossièrement des touristes...). Nous nous installons en demandant au taxi improvisé de nous envoyer un guide qu'il connaît dès ce soir pour organiser nos 2 jours sur place.

Petite anecdote : sur le chemin, quelques centaines de mètres avant l'entrée dans le village, Seb fait tomber le cache du téléobjectif. Alors qu'il le voit déjà perdu dans le sable et la poussière, qu'elle n'est pas notre surprise lorsque la gérante de notre guest house attend que nous sortions de la chambre pour nous remettre le précieux objet. Quand 2 zungos sont en ville, tout le monde le sait et chacun sait où ils dorment, mangent et boivent.

Le soir venu, nous goûtons, pour notre plus grand délice, l'omelette de frites locale et préparons avec Didi, notre guide pour 2 jours, le planning de nos safaris.

5^{ème} jour : La chasse à l'éléphant

Rencontré la veille au soir donc, Didi Drogba (pas le célèbre footballeur) vient nous chercher à la guest house vers 7h. Avec lui nous prenons un simple petit-déjeuner (humm qu'elle est croustillante l'omelette !) avant de partir pour un « walking-safari » à travers la forêt. Notre guide est très intéressant, ses explications sur les us et coutumes locales en matière de pharmacologie naturelle sont épatantes et nous le regardons goûter chaque

élément naturel qui lui est permis de nous détailler... même le plus naturel des éléments : la grosse crotte d'éléphant !

Car rapidement, le plan de la marche est dévoilé, nous allons partir sur les traces des éléphants. Si au début nous jouons le jeu, rapidement reviennent en nous les souvenirs d'un parc en Inde (fallait lire le carnet de voyage !... Na !). Mais au dernier moment, en plein cœur du « bush » (pas Georges... la brousse !), à une cinquantaine de mètres, nous apercevons, derrière les branches et les taillis : une défense qui bouge ! OUAHOU !... Bon, ce n'est pas super impressionnant sur le papier, mais croyez-nous, lorsqu'il a fallu demander au guide de s'approcher, il avait le trouillomètre à toc ! En fait ce qui fut vraiment excitant, c'est de l'entendre, de le savoir tout proche sans barrière de sécurité, de le pister durant le dernier quart d'heure, en entendant les arbres craquer à son passage, les feuilles se déchirer, le mystère et l'excitation de voir soudainement apparaître le mastodonte... Nous repartons enchantés (une défense qui bouge, ça ne trompe pas : c'est un éléphant !) avec en prime une excellente blague de Camille à l'approche d'un camp et de Didi de préciser « Here is the Hippo Camp ! », gentiment Camille me traduit « C'est là qu'il y a des hippocampes ! » (Idem, sur le papier c'est moins drôle mais ça a beaucoup fait rire Seb). Nous rentrons assoiffés et quand même un peu fatigués sous ce soleil de midi.

Didi demande à être payé, mais Seb lui annonce qu'il y a un petit hic. La veille, il nous avait déclaré, pour justifier le prix, la présence obligatoire d'un ranger armé pour nous escorter. Seulement le ranger n'était pas au rendez-vous et en expliquant à Didi que nous ne voulons pas payer un homme qui n'est pas venu faire son job, nous faisons descendre un peu le prix de la balade (d'autant plus qu'avec un ranger, on aurait pu approcher l'éléphant d'un peu plus près).

Une fois rentrés au village, nous nous installons au restaurant du matin pour le déjeuner : un plat de riz et de viande (de l'impala, la biche locale) à la sauce tomate, puis nous prenons le rythme africain où l'après-midi est consacré à la sieste (Camille adore ce rythme...) ou à la lecture (Seb est plutôt du style intellectuel...hum !). En lisant sur le perron de la maison, Seb est témoin de tranches de vie locale. Celle des gosses qui, armés d'un arc artisanal et d'une flèche pointue, tentent de chasser la poule malgré les disputes de la mère. Celle de la gérante qui se prépare un plat gourmand en faisant cuire un riz collant dans un plat noirci par l'usure, posé sur 3 pierres entourant un feu de bois... à même la terrasse du bâtiment. Celle de la vieille qui reste allongée toute la journée à l'ombre de sa tonnelle en s'occupant du bébé entre 2 somnolences. Celle de ces étudiants qui reviennent à pieds du lycée, situé au prochain village à quelques kilomètres d'ici, les bouquins sur la tête pour se protéger du soleil autant que par commodité.

Après la douche, Didi nous rejoint vers 16h pour nous guider vers la rivière afin d'y savourer le coucher de soleil qui avait fait baver Seb la veille. Comme nous arrivons tôt sur place, et que Didi a repéré des traces de pas d'éléphants, il nous propose de chasser une fois de plus le pachyderme. Nous le suivons d'un sourire complice : on a eu du mal ce matin, ce n'est pas pour en trouver en 10 minutes. Mais c'est toujours comme cela que ça arrive ! Effectivement, au bout de 10 minutes, nous tombons sur un troupeau d'éléphants, nous n'en revenons pas ! Ils sont à une cinquantaine de mètres mais cette fois nous ne rencontrons aucun obstacle visuel : c'est formidable !

Notre guide reste frileux et une fois les photos terminées, il faut partir vite. Nous papotons en attendant le coucher de soleil, d'une beauté saisissante, il fait faire à Seb une bonne cinquantaine de clichés (dont un quart est flou et la moitié qui sera jetée... le tri va être rude !). Puis nous rentrons manger cette excellente omelette aux frites dégustée le premier soir. Nous en profitons pour boire une « Kilimanjaro » une des bières locales, qui porte le même nom que l'eau minérale vendue en bouteille...

Nous rentrons regarder un film et passer une bonne nuit de sommeil dans notre guest house qui sent le pétrole (à cause des lampes, car le générateur est coupé la nuit...) mais qui est très bien entretenue.

6^{ème} jour : La chasse à l'hippopotame.

Nous faisons une bonne grasse mat' jusqu'à 9h30, nous traînons un peu au lit avant de partir pour le centre ville, à 5 minutes à pieds, prendre le petit déjeuner. Dans une sorte de bungalow où sont exposés alternativement, des beignets le matin et des frites le soir. Nous entrons pour prendre un thé hyper sucré et 2 beignets pour une collation matinale de 400 TSH (environ 20 centimes d'euro). Après cela nous visitons le marché fort peu garni et fort peu étendu, mais diablement bien présenté : les tas de tomates cerise, d'oignons, de gombos, de haricots du pays, de noix de cajou, de gingembre et d'ail étaient très symétriquement étalés. Nous y achetons quelques bananes, et payons 100 TSH un morceau d'igname chaud recouvert de sauce tomate épicée. Nous nous asseyons sur un banc, pour déguster ces bananes et cet igname tellement délicieux que Camille part en rechercher un. Quelle ne fut pas sa bonne surprise de rencontrer un homme bien honnête qui lui a révélé le prix réel de chaque morceau : 50 TSH ! Le jeune vendeur qui ne parlait pas anglais s'était laissé entraîner par son pote un peu filou qui avait parlé pour lui lors de notre première demande du prix des douceurs. Du coup, pour 100 TSH, elle repart avec le morceau qui nous avait été spolié précédemment.

Nous partons ensuite pour un petit tour de la ville, nous longeons l'école, dans laquelle se tient une conférence politique organisée par le parti du CUF. Puis nous arrivons au puits du village, où l'eau extraite est payée 40 TSH le seau (alors que le seau d'eau de la rivière est vendu 100 TSH), les femmes actionnent la pompe vigoureusement, puis partent avec un seau rempli sur la tête et un autre à la main. Nous allons au commissariat où la veille nous avons été invités par un policier, mais personne pour nous accueillir. Donc nous revenons et là... c'est le drame : Camille casse l'une de ses Birkenstock achetées il y a 3 ans et compagnes de tous nos voyages. En rentrant, la patronne de la guest house envoie les reliques chez un artisan local qui rafistole et consolide la paire pour 3 000 TSH (un peu cher quand même, malgré du très bon boulot !). Puis Camille part se coucher pour une bonne heure de... sieste ! (ça change hein ?) Tandis que Seb lit l'un des romans d'amour de Zola les plus cul-culs (c'est de l'Émile quand même donc dramatique... mais c'est fleur bleue) de la collec'.

Il est 15h30 lorsque nous posons les bouquins pour prendre nos sacs et partir au RDV du « boat safari ». Seulement il faudra attendre 16h15 l'arrivée de notre guide Didi avec un léger malaise perceptible, il nous laisse entre les mains du spécialiste des hippopotames, prétextant un problème familial... Nos 2 heures de balade sur la rivière Rufiji

est superbe, nous y croisons 3 ou 4 crocodiles, mais surtout, nous y naviguons littéralement entre les familles d'hippopotames, animaux très peureux qui se plongent dès que le bateau approche, heureusement Seb a le téléobjectif qui lui sert aussi de lunette, alors que Camille glorifie ses jumelles ! Le coucher de soleil est une fois de plus magnifique, nous sommes pleinement satisfaits de la balade, conscients de la chance que nous avons de pouvoir vivre des moments comme ceux-là.

En revenant, nous sommes accueillis par notre jeune ami Didi, qui a visiblement fêté dignement ses deux jours de boulot avec nous puisqu'il était paf. La preuve, en revenant au village il prend la main de Seb (ici c'est une marque d'affection) en nous répétant qu'il nous aime, qu'il nous aidera même si nous sommes à Abu Dhabi... Puis nous croisons un homme sur le sentier, qui semblait ravi de nous voir, en fait en tendant l'oreille et en observant le mouvement de certains arbres, on pouvait deviner que des éléphants étaient tout près. Didi, un King 2 legs comme il aime à répéter (c'est-à-dire un fin limier et excellent chasseur) part bille en tête, hurlant en anglais pour faire peur aux éléphants il leur dit qu'ils doivent l'écouter, qu'il est leur maître, ensuite il veut absolument savoir si c'est lui le meilleur guide ou bien le guide du bateau... bref, il a bu sa paye et cela nous désole pour lui.

Nous le laissons, cela le met dans un état de tristesse qui va jusqu'aux larmes, puis nous prenons un dîner au restaurant où ils servent des plateaux de riz à la sauce tomate et aux haricots. Enfin, avant de brancher l'ordinateur dans la chambre pour trier les photos, nous achetons les billets de bus pour le lendemain : 6 000 Shillings par personne, rendez-vous demain matin à 4h30 devant le bus.

7^{ème} jour : Dar Es Salam

Le réveil sonne à 4h du matin. Nous arrivons à 4h30, comme prévu, mais il n'y a aucune lumière, la seule chose qui nous rassure est la présence du bus et de quelques usagers. Dès le démarrage polluant du véhicule, un nuage de fumée sort du pot pendant qu'une nuée de passagers se précipite pour prendre les meilleures places. La veille nous avons demandé au responsable des places devant (Camille est toujours fragile et surtout nous nous souvenons de l'expérience très « chaude » d'être à l'arrière d'un bus africain), or après avoir été les témoins passifs de la bousculade, nos places numérotées sont déjà prises (il fallait s'y attendre !). Heureusement, notre ami du bloc de tickets, fait bouger toute la banquette pour nous faire asseoir à nos places légitimes : quel service, quelle serviabilité ! Merci !

Nous passons 7 heures dans le bus, à lire ou à somnoler (pour une fois ce n'est pas Camille qui bave sur l'épaule de Seb... mais l'inverse !), à regarder le paysage ou à observer les gens. Arrivés à la gare routière, nous nous attendions à une approche plus ou moins agressive de chauffeurs de taxi... que nenni ! Nous sortons du bus qui s'est arrêté dans un quartier de la banlieue de Dar Es Salam que nous ne connaissons pas. Les sacs sur le dos, tournant sur nous même à un croisement, les gens passent, vaquent à leurs occupations plus ou moins urgentes mais ne s'arrêtent pas. Les Dalla-Dallas magnifiquement décorés, hurlent leur destination, nous adressent un bonjour ou tentent de nous aider, mais aucun véhicule ne s'arrête. Heureusement, un homme bien aimable nous

donne en quelques pas les indications pour prendre le bon Dalla-Dalla, celui qui affiche « Posta » comme destination finale sur le capot avant.

Les Dalla-Dallas sont comme les Sotramas au Mali, avec une différence : le confort, mais ce n'est pas non plus le jet privé de Sheikh Khalifa ! Donc nous arrivons au bâtiment de la poste qui se révèle être également une partie du bâtiment où nous espérons passer la nuit : le YMCA (merci pour la chanson !). Situé à côté d'une église anglicane, ce petit hôtel de paix divine et de pieux repos nous offre exactement ce que nous voulons : des toilettes et des douches propres (malgré l'eau froide), des chambres propres, avec du linge propre et enfin dans chaque armoire de lit, l'indispensable ancien testament ou l'inséparable sainte Bible...

Nous ressortons très rapidement pour confirmer notre vol de demain chez Qatar Airways mais surtout contenter nos estomacs qui commencent à se rebeller. Nous jetons notre dévolu sur un fast-food, avec hamburger bien gras, frites et soda mais comme le dit Camille « C'est vrai que ça fait du bien ! ». Puis nous décidons de marcher à travers la vieille ville, en passant par le jardin botanique dans lequel nous engageons une discussion, hautement philosophique voire métaphysique sur notre vie de couple et la vie que nous menons en général. Puis en longeant la baie de la ville, nous tombons sur les pêcheurs qui finissent leur journée ou partent en mer pour quelques heures. À côté, il y a le marché aux poissons qui s'étend en faisant face à la mer, incrusté entre le débarcadère et l'horizon, comme une menace à tous ces animaux d'écaillés et de branchies qui peuplent l'Océan Indien. C'est la fin de la journée et il n'y a plus rien que des restes, des abats et des carcasses, décortiquées par les femmes, qui jonchent le sol pour être triés puis revendues... rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme (clin d'œil à Jérôme... merci Lavoisier). Les odeurs sont pestilentielles, les marins ont l'air épuisé, et nous ne faisons que passer humblement.

Nous revenons tranquillement à l'hôtel par l'India street qui n'a d'India que quelques parfums d'encens.

Après une bonne douche fraîche et le tri des photos sur notre superbe bébé ordinateur, nous sortons prendre un léger dîner, une petite pizza. Les trottoirs de la ville sont encore bondés de badauds, de petits commerçants ambulants, de petits stands de cigarettes, cacahuètes, cartes téléphoniques prépayées, journaux... On sent une activité soutenue par le passage de ces Dalla-Dallas tapageurs, un rythme infernal pour gagner jusqu'au bout de la journée un maigre salaire.

Après le film du soir, nous nous couchons pour notre dernière nuit en Tanzanie avant un bon moment... mais nous y reviendrons, c'est certain !

Nous avons passé une semaine très active. La chance nous a souri alors que nous n'avions rien réservé, que 2 jours avant de partir nous n'avions toujours pas les billets d'avion et que nous ne savions pas trop à quoi nous attendre dans ce pays où les extrêmes vivent en harmonie depuis des centaines d'années. Les Zanzibarites sont des gens très accueillants, très serviables, très ouverts. Ce pays, touristique pour sa faune sauvage et son histoire, est resté simple et humble. Qu'il est doux de se promener tranquillement sans se faire harceler par un vendeur ambulant ou un escroc racoleur, que c'est agréable de recevoir des « Jumbo ! » assortis d'un sourire. Nous avons retrouvé l'oisiveté charmante de

l'Afrique, la paix et la retenue des populations arabo-musulmanes et l'exotisme équatorial d'une végétation aussi riche que variée.

Nous retiendrons tous ces moments caractéristiques, typiques. Comme le charme de ces conversations entre Tanzaniens, faites sans se regarder et qui finissent lorsque la voix ne porte plus assez. Ces femmes qui scandent un ordre, un avertissement ou une promesse farouche à leurs espiègles petits garnements, avec un air fâché qui, en un clin d'œil, disparaît sur un mot ou une blague lancée par la voisine. Ce jeune homme d'une vingtaine d'années qui s'adresse à Seb avec aplomb, l'air hautain et presque agressif lui demandant : « What's my name ? »... Il veut simplement parler anglais (ce qu'il croit savoir tout du moins), puis qui, satisfait de la réponse et d'un sourire, tend son poing pour « checker » comme si on se connaissait depuis des années. Nous savons qu'une semaine c'est court, mais nous avons vraiment profité de ces instants avec beaucoup d'émotions et d'intensité et sans aucun souci... Hakuna Matata !